

Paul Zeitoun

Les Hommes en grippe



PAUL ZEITOUN

LES HOMMES EN GRIPPE

LES HOMMES EN GRIPPE

© Paul Zeitoun – Mars 2013

ISBN (Livre): 978-2-35815-051-4

ISBN (eBook): 978-2-36845-244-8

Édition numérique et versions eBooks réalisées par
IS Edition

www.is-edition.com

EXERGUE

Une attitude responsable conduit à de nouvelles priorités pour l'avenir [...], d'abord ralentir la croissance démographique. La Terre ne pourra pas assurer la subsistance de dizaines de milliards d'hommes.

Joël de Rosnay

Préface : « Demain la terre », Mango Jeunesse 2003.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Nina : directrice des ressources humaines du CHU

Marc : gynécologue accoucheur, mari de Nina

Judith : fille de Nina et Marc

Magali : mère de Nina

Romain : frère de Magali

Zulma : Colombienne, épouse de Romain

Gustave Gracian : directeur général du CHU

Charles Flandon : spécialiste des voies urinaires

DÉBUT

Nina arriva vers dix-neuf heures à son garage, au sous-sol de l'immeuble, et roula doucement jusqu'à son box. La piscine lui avait fait du bien, cette journée du 15 avril avait été rude, comme toutes les autres d'ailleurs. Elle s'accorda, moteur éteint, quelques minutes dans la pénombre. Pendant ces instants de répit, elle pouvait se détendre enfin, après les incessantes sollicitations des services du centre hospitalier universitaire, le CHU, premier employeur de la région. La directrice des ressources humaines goûtait le vide, enfin à l'abri des décisions à prendre, son téléphone hors d'atteinte sous l'immeuble. Pendant que faiblissait la pâle lueur du plafonnier, elle prit conscience de ses muscles encore contractés. Elle soulagea doucement leur tension inutile comme on le lui avait enseigné en séminaire, et apaisa sa respiration. Elle allait entreprendre là-haut son deuxième métier, épouse et mère. Elle avait avalé seule son petit-déjeuner ; son mari était parti dans le Midi au congrès annuel des gynécologues et sa fille ne se réveillerait certainement pas avant onze heures, après la fête de son anniversaire.

« Judith a vingt ans ». Elle murmura plusieurs fois ces mots, sans fierté et sans nostalgie, comme on indiquerait la date ou l'heure. Elle n'enviait pas son bel âge, mais plutôt

l'aisance de ses relations avec les garçons : ses amours qu'elle appelait ses copains et les autres, ses potes. Nina avait connu les deux copains dont Judith s'était éprise. Peut-être y avait-il eu des coups de foudre et des liaisons éphémères, trop incertaines pour la confiance ? Elle ressentit un petit serrement de cœur en se rappelant les événements qui avaient gâché sa vie amoureuse dans sa jeunesse. À quarante-trois ans, en avait-elle surmonté l'amertume et la méfiance envers les hommes ? Peut-être pas. Marc devait être déjà là ou il rentrerait plus tard de son congrès. C'était à Nice cette année. Une fois de plus elle ne l'avait pas accompagné à cause de ses propres obligations professionnelles. Les absences de son mari répondaient toutes aux nécessités de son métier. Il y en avait beaucoup : les consultations et les gardes, les réunions avec les confrères de la clinique, la formation médicale continue, un ou deux congrès par an. Son métier les engloutissait tous les deux. Certes, depuis qu'il avait abandonné l'hôpital pour l'exercice libéral, il n'était plus agité par la préparation fébrile de ses conférences. Chacun de ses éloignements ravivait en elle une incertitude qui se reproduisait, obstinée. Elle ne lui avait jamais parlé de sa crainte qu'il ne fût pas réellement allé où il le prétendait : il n'aurait vu que de la jalousie et l'aurait rassurée en quelques mots. Elle aurait pourtant voulu lui exprimer son sentiment de solitude, parfois même en sa présence. Souvent, elle le sentait

accaparé par ses pensées. Où allait-il ? Vers quoi ? Ou vers qui ? Et ses doutes renaissaient, encore et encore comme la flamme des bougies magiques qu'on croit avoir éteintes. L'objet des méditations de Marc pouvait-il être une autre femme ? Elle refusait de donner cette interprétation à une multitude de petits signes, impossibles à démêler des projections de sa propre anxiété qui altéraient son jugement. Un autre souci occupa ses pensées, comme par contagion : ses relations captivantes mais difficiles avec son patron. Des tourments petits et grands étaient montés à l'assaut et avaient triomphé de la détente ; le noir et le silence n'exerçaient plus leurs bienfaits. Nina quitta la voiture et se dirigea vers les ascenseurs.

Heureuse surprise, elle ouvrit la porte du domicile d'un quart de tour de clef. Marc déjà rentré ? Judith ? Tous les deux ?

Il était au salon, tout sourires, assis devant un verre de jus de fruit, veste et cravate jetées sur le canapé Chesterfield. Il se leva pour l'embrasser. Il était plus grand qu'elle, costaud, les tempes grises. Ils restèrent enlacés un moment après un long baiser, s'exprimant leur besoin l'un de l'autre. Elle accepta le verre qu'il lui tendit. Il buvait rarement des boissons alcoolisées et jamais au retour des congrès, après les libations sans doute propices aux échanges d'idées et à la convivialité des retrouvailles entre confrères, Français et étrangers. Il évoqua le soleil qui réchauffait un peu la

Promenades des Anglais malgré un vent encore frais. On n'entendait ni musique ni conversation téléphonique dans la chambre de leur fille. Nina demanda, en remplissant de nouveau son verre :

- As-tu vu Judith ?

- Non, je l'ai cherchée en arrivant, elle est sûrement sortie avant mon retour.

- Elle a fêté son anniversaire hier soir. Une grande fête dans un local plus spacieux que notre salon, pour recevoir ses amis, et bien sûr les amis des amis. Elle a dû rentrer tard, au petit matin je pense, je ne l'ai pas entendue. Elle m'avait prévenue : pas de cours aujourd'hui. Elle dormait quand je suis partie.

- Il faut lui reconnaître une grande aptitude à la fête et au sommeil prolongé, à notre fille. Je me demande quand elle trouve le temps de préparer son concours.

Nina reçut le constat comme un reproche adressé à elle-même.

Elle répliqua :

- Tu es injuste ; elle a beaucoup travaillé et encore davantage cette année jusqu'à cette fête. Surtout ne reviens pas sur ton acharnement pour réussir à tes concours ! Je m'en souviens trop bien. Les jeunes ne vivent plus pour prouver à leurs maîtres et à leurs parents qu'ils ont la tête bien pleine. Le monde a changé ; il faut l'accepter même sous ton propre toit.

- Pour se faire des amis, ça, elle est douée. Elle tient de ma mère, mais les gènes ne sont pas une excuse, soutint Marc.

- Elle est comme ça et elle a vingt ans. Nous devons croire en elle et en l'éducation qu'on lui a donnée. Rassure-toi, l'échéance qui approche va l'inciter à accélérer davantage son rythme de travail. Elle va réussir à son concours, même si elle distrait un peu de son temps pour son copain. Moi, je le trouve mignon, son Julien. Bon, parlons d'autre chose. Ton congrès, ça s'est bien passé ?

- Les collègues ont une fois de plus débattu du grand sujet : la détection des anomalies embryonnaires. Toutes les spécialités s'emploient à épargner aux familles un poids moral et physique très lourd...

- Sans compter le prix de vos assurances et des procès.

- Les tests sanguins viennent de plus en plus au secours de l'échographie pour un diagnostic précoce et sans erreur. Plusieurs communications ont été consacrées aux méthodes les plus efficaces et à leurs combinaisons ; la statistique : faut suivre...

Nina n'avait pas envie d'en entendre plus. Elle se leva pour aller réchauffer un plat de légumes sorti le matin du congélateur. Marc la rejoignit et l'aïda à dresser la table dans leur grande cuisine. Il souleva le couvercle du fait-tout et approcha son nez de la ratatouille qui commençait à sentir bon. Il poursuivit, en revenant au salon avec elle :

- Et puis, il y a eu une drôle de communication d'un médecin du Bahreïn. Le jeune orateur, très ému, a fait son exposé en anglais avec un accent roulant caricatural. Il a rapporté le cas de vingt hommes de différents pays du Golfe persique, qui n'ont pas vu de grossesse chez leurs femmes depuis au moins huit mois. Ça veut dire qu'aucune de leurs deux, trois ou quatre femmes n'est tombée enceinte. Tu sais : ils sont polygames. Après avoir été alertés par quelques cas, les médecins du groupe hospitalier Salmaniya ont ouvert une enquête et ils ont découvert une chute impressionnante des maternités. Nous nous sommes tous efforcés de garder notre sérieux au récit des harems inféconds aux pays du pétrole. J'ai cru à une blague, une sorte d'intermède organisé par nos amis niçois avant la pause-café. Nos visages ébahis auraient été désobligeants pour l'orateur et son équipe si la télévision nous avait filmés. Mais un canular était impensable en séance plénière du symposium, dans la grande salle du Palais des congrès et à l'encontre d'un étranger. Le conférencier consciencieux a terminé son exposé dans le temps exigé. Nous avons applaudi comme le veut l'usage. Cette polygamie infructueuse déclencha des murmures dans l'auditoire et j'ai partagé la perplexité de mon voisin. On a posé à l'orateur quelques questions sur l'origine de cette étrange stérilité. C'est son patron qui a réclamé le micro et s'est levé pour répondre, un homme petit et racé, qui s'est

exprimé, lui, dans un anglais excellent, mais sur un ton dramatique et sans une trace d'humour, je t'assure...

- Tu penses ! La descendance et surtout l'attente des garçons !

- Il nous a répété que quarante femmes sur les cinquante-cinq de leur étude avaient déjà eu un ou plusieurs enfants. Il jugeait cette infécondité inquiétante d'autant qu'on en ignorait la cause et qu'on l'avait relevée simultanément dans plusieurs États : le Qatar, le Koweït et les Émirats Arabes Unis en plus du Bahreïn, et j'en oublie sûrement.

Pendant la pause, on a commenté cet exposé plus que les autres. Pour la plupart d'entre nous, c'était un fait du hasard, dans notre jargon : une histoire de chasse. Rien de scientifique, rien de reproductible, excuse le mauvais jeu de mots. Le jeune médecin et son patron nous ont précisé, une tasse à la main, qu'il n'y avait pas eu de catastrophe atomique et que les cas provenaient de villes, certaines à plus de 500 kilomètres de Manama, leur capitale. Un congressiste indien s'est approché et nous a annoncé que lui aussi avait observé une augmentation soudaine des couples stériles à Bombay ; il rédigeait un article. Le patron bahreïni a pris par le bras son confrère et ils se sont éloignés en se concertant avec animation.

- Mais que vient faire la polygamie dans cette histoire ? interrogea Nina.

- Elle a sans doute contribué à attirer l'attention. Chez nous, une femme qui tente sans succès d'avoir un enfant pendant un an, ça passe inaperçu, surtout si elle est déjà mère. Le médecin généraliste se contente de recommander la patience. Mais toutes à la fois, dans plusieurs familles du même quartier, alors que chacune s'emploie à avoir beaucoup d'enfants...

- On doit quand même bien savoir pourquoi des femmes se mettent tout à coup à ne plus faire d'enfants ! s'exclama Nina qu'un trouble de la procréation intéressait plus que Marc ne l'imaginait, à cause d'un dossier dont elle s'occupait au CHU.

- C'est justement la question restée sans réponse. Quand son chef de service s'est éloigné avec l'Indien, j'ai abordé le jeune orateur avec quelques mots d'arabe. Il a jeté un regard furtif au badge qui pendait à mon cou. Mon nom et peut-être l'accent hérité de mes grands-parents ont déclenché un large sourire et une attitude amicale. J'ai été récompensé de mes études d'arabe littéraire au lycée. Le jeune homme devait être flatté que je m'adresse à lui plutôt qu'à son patron. Il m'a confié que plusieurs Bahreïni étaient allés avec leurs femmes consulter à Londres : l'anomalie viendrait des hommes. Il m'a demandé de garder pour moi cette information qui attendait confirmation ; je suis certain qu'il ne l'aurait jamais divulguée en séance plénière, et pas à moi non plus si nous avions parlé anglais plutôt qu'arabe. De

plus, le moment était propice : il devait être dans l'euphorie d'en avoir fini avec son speech.

- Comment cela peut-il se produire ? interrogea Nina.

- C'est rare, mais on sait que c'est possible. Nous fabriquons toute notre vie des spermatozoïdes alors que vous avez tous vos ovules dès l'enfance. N'importe quelle agression peut endommager notre usine : irradiations, pesticides, microbes, virus... que sais-je. En tout cas, ils ne sont pas au bout de leurs investigations, surtout s'ils veulent garder secrète leur demande d'aide à des spécialistes étrangers ; ingérence insupportable pour leur opinion publique sur un sujet aussi sensible. Et ce sera encore pire si l'on confirme une incapacité masculine ; la nouvelle pourrait bien déclencher un soulèvement populaire. Ta question me rappelle qu'un collègue a demandé au patron lugubre, avant qu'il ne s'écarte avec l'Indien, s'il y avait eu une épidémie d'oreillons. La réponse est tombée, laconique, sur un ton navré : « No, Sir ». On le sentait étonné, et même irrité ; la maladie atteint presque tous les enfants, immunisés ensuite pour la vie, et elle provoque exceptionnellement une stérilité chez l'homme. Maintenant que j'y repense, je me demande s'il n'a pas soupçonné une insinuation d'infécondité masculine ne figurant pas dans leur exposé officiel, car les oreillons sont inoffensifs pour les organes sexuels féminins. Bon, n'y pensons plus. Comment va Magali ?

- Ma mère est toujours sous le coup. Une mort si soudaine et tant de projets ensemble... Déjà qu'elle n'avait jamais supporté la solitude. Heureusement, elle est entourée d'amies et elle se passionne pour le piano et son groupe de chant. Six mois après, moi non plus, je ne m'en remets toujours pas.

- Je suis sûr qu'elle n'est jamais chez elle, s'enquit Marc.

- On ne la joint que sur son portable. Sa chorale est invitée à Reims l'automne prochain pour un concert à la basilique Saint-Rémi, une consécration, plusieurs de ses amies y avaient fait leur communion. Elle a beaucoup de souvenirs de jeunesse dans la région et elle a gardé pas mal d'amis rémois et sparnaciens qu'elle revoyait avec papa.

Francis, le père de Nina, avait survécu seulement quelques mois à une tumeur du cerveau. La conversation s'enlisa bientôt dans l'évocation de cet homme, de son allant et de sa gentillesse. Elle fut interrompue par l'arrivée joyeuse de Judith.

La grande fille brune au teint clair, bien en chair, en pull et jean serré taille basse, les cheveux noirs ramassés en queue-de-cheval, embrassa ses parents. Elle se servit un verre, se jeta dans un fauteuil et raconta la soirée. La salle de kinésithérapie prêtée par le père d'une amie contenait tous ses invités et ouvrait sur une terrasse. Les copains se relayaient au clavier et aux percussions tandis que son chéri « s'éclatait » à la guitare électrique. Un des invités faisait le

disc-jockey quand les musiciens se reposaient ou rejoignaient les autres sur la piste. Dans cet immeuble de bureaux, ils ne craignaient pas de déranger les voisins. La danse, les chahuts, les chansons avaient contribué au succès de la soirée et ses invités lui avaient composé un poème sur ses amours, chanté par Julien sur l'air de *Putain de toi*. Julien s'accompagnait à la guitare et s'était collé une grosse moustache pour imiter Georges Brassens. Les amis s'étaient cotisés pour lui offrir un voyage pour deux à l'étranger. Tout le monde avait bien bu, mais personne n'avait été vraiment saoul, quelques-uns sont quand même allés se rafraîchir dehors ; il faisait froid, mais il ne pleuvait plus. Elle avait poussé aussi les fumeurs sur la terrasse. Judith ne paraissait nullement gênée de faire partager sa vie amoureuse à ses parents. C'était cette désinvolture que Nina admirait. Plus que Marc, elle soutenait et encourageait cette liberté chez sa fille qu'elle conseillait parfois. Judith s'interrompt :

- Ah, oui, j'ai téléphoné vers midi à Magali pour la remercier : son chèque est tombé pile le jour de mon anniversaire. Elle n'oublie jamais. On a un peu bavardé à propos du mot qu'elle m'a mis pour mes vingt ans ; je la trouve en meilleure forme, ma grand-mère. Elle remonte la pente, il m'a semblé. Tiens, elle m'a dit que son frère, Romain je crois, doit bientôt revenir en Europe ; je ne le connais pas. Il était parti pour l'Amérique avant ma naissance, d'après ce qu'elle m'a dit.

- Elle t'a précisé quand il revient ? demanda Nina, d'une voix anxieuse, dont l'altération passa inaperçue ainsi que son expression subitement soucieuse.

Elle se revit seule avec cet oncle, à dix-huit ans, dans la grande maison de campagne de ses parents. C'était l'année où elle passait son bac. Elle chassa les pensées qui durcissaient ses traits pendant que sa fille poursuivait :

- Magali m'a dit que son frère vient d'épouser une Colombienne, une vraie Indienne, elle a précisé. Il va l'amener en France. Vous vous souvenez de lui ?

Marc répondit avant Nina :

- Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai vu sa photo dans l'album de tes grands-parents. Francis m'avait parlé de lui. D'après lui, c'était un drôle de type, beau garçon et cavaleur comme pas deux. Il m'avait dit que Romain avait dirigé une entreprise d'importation de bois exotiques, je crois, ou un métier de ce genre. Il était célibataire à l'époque. J'ai retenu qu'il serait parti pour échapper à des ennuis avec le fisc ; ça avait un peu choqué Francis.

Et il ajouta, s'adressant à Judith :

- Il est peut-être devenu très riche. Il va sûrement te plaire, malgré son âge, ton grand-oncle d'Amérique !

Ces paroles firent tressaillir Nina et ranimèrent des souvenirs qu'elle croyait oubliés. Elle n'écoutait plus.

C'était au mariage d'un cousin. Il était assis à sa gauche, en conversation animée avec une grande blonde assise de

l'autre côté. Ils riaient très fort tous les deux. Il découvrit la présence de Nina quand tout le monde avait porté un toast aux mariés et à leurs parents. L'orchestre ouvrit le bal dans l'allégresse générale, tout de suite après deux petits discours. Il l'invita à danser, elle et pas son autre voisine de table. Un tango. Flattée d'avoir été choisie par le plus beau garçon de la famille, intimidée, elle s'appliqua à suivre les sollicitations de son cavalier et fut bientôt prise par le rythme imprimé à la souplesse de son corps. Il la conduisait bien, harmonisant leurs pas aux inflexions sensuelles de la musique. Elle n'avait jamais dansé le tango, ni de cette façon, mais il la complimenta à l'oreille pendant leur évolution. Il la serrait contre lui, comme elle l'avait vu faire dans des films et dans un reportage télévisé sur l'Argentine. Elle avait retenu les visages passionnés des partenaires et la superbe du port masculin. « Tout le corps est dans le rythme », lui avait-il dit. Les paroles étaient inutiles ; elle suivait la musique et le cavalier. Elle se sentait bien.

Nina entendit Judith répondre joyeusement :

- Il doit avoir plein d'aventures à raconter. C'est encore mieux s'il a fait fortune... Magali m'a appris qu'il ne s'était jamais marié et que sa femme est très jeune ; j'ai cru comprendre qu'ils viendraient pour leur voyage de noces. On ne tardera pas à savoir quand ils arriveront, en tout cas ce n'est pas pour tout de suite.

Marc intervint ; il associa la Colombie avec l'un des moyens pour un aventurier d'y gagner des sommes fabuleuses :

- J'espère qu'il n'a pas dégringolé dans le commerce de la cocaïne. Francis m'avait dit que, de lui, on pouvait s'attendre à tout.

Nina détourna la conversation en interrogeant sa fille à propos de sa prépa. Judith la prenait au sérieux, surtout cette deuxième année avec, au bout, les concours nationaux des écoles de commerce. Nina évita de faire allusion aux sorties et aux fêtes pour ne pas relancer Marc dans une nouvelle diatribe contre les loisirs avant un concours. Mais il fallait bien se faire une raison : les amis de leur fille pourraient avoir d'autres anniversaires à célébrer avant la fameuse épreuve.

Judith les quitta pour sa chambre. Ses parents l'entendirent aussitôt téléphoner. Nina se rendit à la cuisine préparer une salade, mélange d'un sachet de sauce et d'un autre d'endives découpées. Son esprit était ailleurs, dans un effluve angoissant depuis qu'elle voyait poindre le retour de cet oncle. Elle l'avait espéré parti à jamais, celui-là. La nouvelle ravivait des événements troubles et douloureux qui l'oppressaient encore de colère. Seule dans la maison, elle avait été alertée par le chien Rip qui aboyait à la grille comme il le faisait pour le facteur, or c'était un dimanche. Elle reconnut de loin Romain qui se dit déçu de ne pas

trouver Magali et Francis. Il revenait de chez des amis et avait fait un détour, à tout hasard. Elle l'avait accueilli avec gentillesse et affection ; ses parents déjeunèrent au Château avec un couple de voisins. Elle se consacrait à ses études, plongée depuis le matin dans ses livres et ses cahiers, résistant à l'exubérance du printemps dans le jardin où retentissait le chant triomphant des merles dans le cerisier. Elle lui offrit de s'asseoir s'il avait un instant. Il accepta un rafraîchissement. Ils avaient bavardé un moment, puis il lui avait demandé si elle voulait bien danser de nouveau avec lui, enveloppant la proposition de compliments discrets. Il ne resterait pas longtemps ; il avait de la route à faire. L'intermède était sympathique ; elle se remettrait ensuite à ses révisions. La prévenance de son oncle, sa courtoisie et sa voix douce l'avaient touchée. Ils dansèrent un slow. L'oncle avait fini par découvrir le CD au milieu d'enregistrements de rocks et de musique classique. Il la tenait contre lui comme pour le tango, « à l'ancienne », se dit-elle. Ils burent quelques verres de soda et il lui proposa une dernière danse, pendant laquelle il changea progressivement d'attitude. Il colla sa joue contre la sienne, ses mains descendirent sur ses fesses et sa bouche s'approcha de ses lèvres. Il la tenait fermement et elle eut beaucoup de mal à se dégager. Excité par son refus et sourd à ses cris, il la rattrapa et tenta de la coincer contre un mur, puis elle tomba sur le sofa du salon. Elle se souvenait encore de la chatte qui, réveillée de son

sommeil voluptueux, se sauva d'un trait, la queue basse. Sans y croire, elle le vit s'apprêter à dégrafer sa ceinture. En se débattant, elle lui envoya un violent coup de pied et l'atteignit au bas-ventre. Au même moment, le chien se mit à aboyer dans le jardin. Romain craignit sans doute le retour de Magali et Francis car il n'alla pas plus loin et, sans un mot, partit précipitamment d'un pas assuré en rajustant ses vêtements et ses cheveux. Pour Nina, encore sous le charme des contes de son enfance, la chatte avait prévenu Rip du danger. Elle avait entendu des récits sur l'inceste, mais elle n'aurait jamais imaginé son oncle tentant de la violer, lui, jusque-là si aimable et attentionné. Elle apprit le soir même que Romain avait décliné l'invitation à déjeuner de Magali et Francis ; il savait donc qu'elle était seule et cela accentua sa rage. Elle cacha l'incident à ses parents et vécut quelques semaines difficiles, pleurant à la moindre contrariété, sans que personne autour d'elle ne comprenne son changement d'humeur. Sa première décision fut de quitter son copain. Elle n'aurait pas pu éviter de lui raconter la visite et le comportement de son oncle. Elle craignait sa jalousie et sa colère. Ivre de fureur, il l'aurait traitée de complice, d'allumeuse. Elle ne supporterait pas de telles accusations. Il réagirait ainsi d'autant qu'elle lui avait fait le récit du tango pendant le mariage ; ils avaient ri de la plongée dans le début du siècle dernier. Il aurait eu beau jeu de lui claquer qu'elle avait laissé ce bellâtre aller jusqu'au bout et qu'elle avait

joui avec lui, qu'une fille bien ne chasse pas en famille, surtout un vieux, ou qu'elle avait été trop confiante, idiote et naïve. Très possessif, il aurait même été capable de la soupçonner d'avoir tout inventé pour le rendre jaloux.

Elle ne revit pas son oncle ; pas un coup de téléphone pour s'excuser alors qu'elle concoctait des répliques cinglantes. Comme elle prenait plus tard de ses nouvelles auprès de Magali en affectant tout le détachement possible, elle apprit son départ pour l'Amérique du Sud : voyage décidé depuis plus de deux mois « pour affaires ». Ce n'était donc pas seulement une déception et un dégoût, c'était la fureur d'avoir été victime d'un lâche qui se préparait à partir très loin après son forfait. Déprimée, seule avec sa blessure, elle n'obtint le bac que de justesse, alors qu'on attendait d'elle une mention. Enfermée dans sa rancœur, elle était restée presque six mois sans se laisser approcher par un garçon. Elle avait perdu ses rêves d'amour et les hommes ne lui donnaient plus à rêver. Un copain très doux et prévenant, un poète, parvint à franchir le rempart de ses réticences. Par malheur, il utilisait la même eau de toilette que son oncle. Leur liaison fut brève : faire l'amour avec ce garçon lui procurait des sensations bizarres. Par la suite, sa méfiance gâcha ses relations avec les hommes. Ils ne tardaient pas à percevoir les épines cachées sous le vernis de son éducation. Elle n'éprouva de tendresse pour aucun, pas plus que de désir, ce qui l'inquiétait. C'est alors qu'elle rencontra Alice,

récemment affligée par la perte simultanée de son père et de sa mère dans un accident de la route. Les deux femmes se rapprochèrent jusqu'à la plus subtile des intimités. Pendant leur liaison, Nina avait enfin supporté de se regarder dans un miroir, d'aimer de nouveau son visage, son corps, le teint clair de sa peau, ses formes pulpeuses. Elle cessa enfin de se croire coupable quand elle attirait le regard des hommes. L'inclination des deux femmes l'une pour l'autre résista au temps ; elles se revoyaient encore à présent de loin en loin.

Après avoir éteint le feu sous la ratatouille, encore chamboulée par l'assaut des souvenirs pénibles, Nina se surprit à regarder son image dans la grande psyché de l'entrée, son visage ovale et régulier, encadré de cheveux auburn, ses yeux verts aux longs cils qui faisaient l'admiration de Marc, ses lèvres charnues. Elle se rembrunit tout à coup : comment allait-elle supporter de revoir l'oncle Romain ? Elle l'espéra très vieux, rabougri et de préférence infirme. Et l'Amérindienne, moche avec du poil au menton, lui servant de garde-malade. Et puis non, ne pas le rencontrer : elle le décida tout de go. C'était la solution. Elle trouverait bien, à plusieurs reprises s'il le fallait, une occupation professionnelle, une succession de contretemps de dernière minute dressant chaque fois un obstacle insurmontable. Elle ne le supporterait pas, ni lui, ni sa pétasse - elle se demanda pourquoi, sans la connaître, elle la mettait dans le même sac. Cependant, Romain pourrait bien

comprendre que les empêchements successifs ne devaient rien au hasard et, hypocrite, s'en plaindre à Magali. Ignorante de la répulsion de sa fille, sa mère déchaînerait son habituel acharnement à rapprocher les membres de la famille. Elle multiplierait les sollicitations, toujours dégoulinante de recommandations d'amour au motif d'ancêtres communs. Il ne faudrait pas non plus que Marc manifeste le souhait de rencontrer cet oncle hors normes, curieux d'en écouter le parcours. Nina fut ensuite tentée d'affronter le personnage et de lui balancer quelques traits vengeurs, par exemple à propos de l'abandon des siens pour l'Amérique. Mais, pourrait-elle l'agresser de cette façon, à contre-courant de l'ovation familiale ? Comment interpréterait-il ses paroles ? D'ici qu'il la croie inconsolable d'avoir repoussé ses avances ! Pourquoi pas dans l'attente languissante d'un danseur aussi doué ? Et si, toujours aussi beau parleur, c'était lui qui se mettait à vanter devant tous les charmes du tango, sujet banal quand on revient d'un pays où les rythmes sensuels s'entendent et se dansent partout, mais allusion lourde qui la paralyserait ?